

12-1-2010

## Calixthe BEYALA, Manu Dibango, le tempo d'Afrique, fi lm documentaire (France Télévision).

Jean-Marie Mollo Olinga

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

### Recommended Citation

Olinga, Jean-Marie Mollo (2010) "Calixthe BEYALA, Manu Dibango, le tempo d'Afrique, fi lm documentaire (France Télévision).," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 75 : No. 1 , Article 15.  
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol75/iss1/15>

**Calixthe BEYALA, *Manu Dibango, le tempo d'Afrique*, film documentaire (France Télévision), réal. Pascal VASSELIN, 2010.**

Présenté en avant-première mondiale au festival *Écrans noirs* de Yaoundé en mai 2010, *Manu Dibango, le tempo d'Afrique* de Calixthe Beyala en a aussi été le film d'ouverture. Le film s'ouvre sur le célèbre saxophoniste, assis face à la mer, comme pour porter le spectateur vers cette immensité infinie domptée par l'Homme, à l'image de cette femme portant son bébé, et dont la pirogue vogue tranquillement vers le rivage. Manifestement, Manu Dibango est un enfant de l'eau et c'est ce que semble poser dès la séquence d'exposition le réalisateur. Puis, avec sa musique en fond sonore, ces propos de Manu Dibango lui-même : « Beaucoup de gens pensent et disent que je suis l'un des pères de la *world music* parce que je ne conçois pas la musique comme des cloisons [...] Je ne suis pas pur, je suis un mélange ».

Dès lors, et pendant 52 minutes, le spectateur sera immergé dans un film documentaire direct d'inspiration russe, où la caméra suit et écoute Manu Dibango raconter sa propre histoire. Une histoire qui part de Douala, au Cameroun, à l'âge de 15 ans, jusqu'à 76 ans, et qui est meublée par son arrivée et son accueil en France, ses études inachevées, son entrée en musique, son mariage, son séjour dans sa ville natale, parmi les siens, etc. Ne dit-on pas que ce que la mer apporte en montant, elle le remporte en descendant ? Force est de relever ici que le réalisateur occulte la présence du protagoniste (il n'y a pas d'interview dans le film), permettant plutôt une libre expression de celui-ci, ce qui a l'avantage de ne pas réduire son travail au simple rang de reportage et ainsi laisser parler une certaine sensibilité et la mise en scène d'un point de vue. Toutefois, la caméra dans ce film ne semble avoir influencé ni le personnage, ni l'histoire filmée, d'où le sentiment que le saxophoniste apparaît tel qu'on l'a toujours connu, tel qu'on en a toujours entendu parler avec, d'ailleurs, en moins, certains faits marquants de sa biographie, tels que son premier concert à l'Olympia, où la majorité des spectateurs s'étaient présentés dans la salle crâne rasé, à l'image du musicien ; ou encore son livre *Trente-trois kilos de café*, ou même le concert de ses 50 ans de carrière à Yaoundé, en 2007. L'auteur de cette histoire aurait pu aussi inclure de nombreuses images d'archives pourtant accessibles.

C'est ainsi qu'aux images efficaces du jeune Manu, visiblement heureux aux côtés de Memphis Slim ou de Duke Ellington (ses « héros, on voulait leur ressembler, on voulait ressembler aux Noirs Américains », reconnaît-il), viennent s'incruster celles de la ville de Douala en 1939, des indépendances africaines, par exemple. Et avec ces images, *Manu Dibango, le tempo d'Afrique* prend très rapidement les allures d'un docu-fiction, genre cinématographique dont les éléments sont aussi utilisés par de nombreux cinéastes pour diverses raisons techniques et même économiques.

Au final, le documentaire servi ressemble à un film sans relief, sans originalité qui non seulement trahit une certaine précipitation dans la recherche documentaire, mais en plus, ne met nullement en avant leurs propres préoccupations dramatiques ou esthétiques. Lorsque, par exemple, Manu Dibango évoque ses parents qui deviennent de plus en plus petits sur le port au fur et à mesure que son bateau s'éloigne, le film nous présente, en gros plan, un bateau statique, alors que les propos du musicien auraient pu être efficacement « habillés ». Parce que ce film ne nous renseigne guère quant à l'éclairage qu'il veut apporter sur ce personnage à la biographie excessivement embellie, ne raconte-t-il pas, en fin de compte, l'histoire de cette étoile de la musique camerounaise comme on raconterait celle du commun des artistes ?

On pourrait également se demander à qui appartient ce film : au réalisateur, au producteur ou à celui qui en a eu l'idée ? « Écrit par Calixthe Beyala » (selon le générique), qui en revendique la paternité, *Manu Dibango, le tempo d'Afrique* est réalisé par Pascal Vasselin et a pour producteur exécutif Frédéric Brunnquell. Connue comme romancière, Calixthe Beyala fait ainsi une entrée un peu polémique dans le septième art, car « son » film autorise à s'interroger, encore une fois, sur les principes mêmes de propriété d'une œuvre cinématographique. Néanmoins, l'un de ses plus grands mérites, sinon l'unique, est d'avoir immortalisé l'un des plus grands musiciens du monde. Mais ce n'est vraiment qu'un film de plus.

Jean-Marie Mollo Olinga  
Quotidien *Mutations*  
Yaoundé, Cameroun

**Patrick GAHUNGU NDIMUBANDI (2009). *Angoisses névrotiques et mal-être dans Assèze l'Africaine de Calixthe Beyala*, Paris, L'Harmattan, 272 p.**

Dans sa lecture sémanalytique du roman *Assèze l'Africaine* (1994), Patrick Gahungu Ndimubandi invite le lecteur à réfléchir sur une thèse qui propose d'éclairer les angoisses existentielles et la névropathie dont souffrent des personnages hantés et détruits par une double exploitation mise en place par la société. Pour ce faire, Ndimubandi s'efforce de revenir à la source des traumatismes incessants sur le corps et la psyché de ces personnages dans leur manière d'intégrer divers facteurs catalyseurs tels le colonialisme et le néocolonialisme, la déterritorialisation, l'acculturation ou d'autres conflits intérieurs dans une société en pleine décomposition. Mettant en lumière un monde où la femme est en situation de perpétuelle aliénation, vit sous la menace permanente de la violence et vu qu'à la source de cette peur se trouvent des structures climatiques et socio-culturelles